MACBETH.

TRAGÉDIE.



MACBETH,

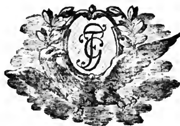
TRAGÉDIE;

Remise au Théâtre le premier Juin 1790.

Par M. Ducis, Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

Virtutem videant, intabescantque relictâ. *Perf.*

Prix 30 sous.



A PARIS;

Chez P. F. Gueffier, Imprimeur, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

M. DCC. XC.

AVERTISSEMENT.

Après avoir eu le bonheur de faire paſſer avec quelque ſuccès ſur la ſcène françoiſe pluſieurs tragédies du célèbre Sakeſpeare, j'ai été tenté d'y faire connoître auſſi ſon Macbeth, la plus terrible de ſes productions dramatiques.

Peut-être aurois-je dû craindre que cette pièce, quoique fort applaudie à Londres, n'eût pas le même ſort à Paris, à cauſe de la nature du ſujet. Je me ſuis appliqué d'abord à faire diſparoître l'impreſſion toujours révoltante de l'horreur, qui certainement eût fait tomber mon ouvrage; & j'ai tâché enſuite d'amener l'ame de mon ſpectateur juſqu'aux derniers degrés de la terreur tragique, en y mêlant avec art ce qui pouvoit la faire ſuporter. Il m'a paru que mes précautions n'avoient pas été infructueuſes, & que la critique même, la moins indulgente, en attaquant mon ſujet, ne me conteſtoit pas du moins le mérite de la difficulté vaincue.

Quant à la manière dont j'ai traité le fond de ce ſujet vraiement terrible, le lecteur verra ce qui m'appartient, & ce que je dois à Sakeſpeare dont la traduction par M. le Tourneur eſt entre les mains de tout le monde. Quant au ſtyle, je n'y ai laiſſé que le moins d'imperfections qu'il m'a été poſſible; & j'ai ſoigné de mon mieux mon dialogue, perſuadé que la vérité dans les ſentimens

& dans les caractères est sur-tout ce qui anime un ouvrage dramatique.

Mais en cessant de parler de cette tragédie dans laquelle j'ai fait des retranchemens considérables d'après les avertissemens du plus éclairé des juges, le public, je ne puis m'empêcher de dire ici combien j'ai d'obligation aux talens de l'Actrice qui a rempli le rôle de Frédegonde. Avec quelle sûreté de jeu, quelle supériorité d'intelligence, quelle souplesse & quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'infernale adresse & l'exécrable fermeté de ce personnage! comme elle a été surtout extraordinaire, au cinquième acte, dans sa scène de somnambule, d'où dépendoit le sort de l'ouvrage, dans cette scène singulière, hasardée pour la première fois sur notre théâtre! comme elle a frappé de surprise & d'immobilité tous ses spectateurs! quelle attention! quelle terreur! quel silence! Puissé-je, dans cette scène mémorable où l'Actrice françoise s'est placée à côté de madame Sidons, si fameuse en Angleterre dans le même rôle & dans la même scène, où le burin nous a conservé ses traits & son attitude; puissé-je avoir fait passer la hardiesse & l'expression du grand poëte qui m'en a offert le modèle, de ce poëte si fécond, si naturel, si pathétique & si terrible, à qui je rapporte avec tant de reconnoissance & les paisibles jouissances de mon travail & les marques flatteuses d'approbation dont le public m'a quelquefois honoré, de ce poëte enfin dont je suis l'ouvrage & chez qui je viens de puiser encore les tragédies.

d'Othello & de Jean ſans terre. Puiſſé-je, dans le rôle de Macbeth, avoir peint avec quelque force la dignité de l'ame humaine, la dignité originelle d'une ame née pour la vertu, mais qui malheureuſement dégradée & comme détruite par le crime, cherche encore avec tant de douleur à ſe recompoſer parmi ſes ruines.

PERSONNAGES.

DUNCAN, Roi d'Ecosse. . . . . . *M. Van-Hove.*
MALCOME, fils de Duncan, héritier de la Couronne. . . . . *M. Saint-Fal.*
GLAMIS, premier Prince du Sang. . . *M. Florence.*
MACBETH, Prince du Sang, commandant l'armée de Duncan. . . . . *M. de Saint-Prix.*
FRÉDEGONDE, femme de Macbeth. *Mme. Vestris.*
LOCLIN. } Guerriers sous les ordres de Macbeth. .. *M. Dorival.*
SÉTON. } ... *M. Dunant.*
SÉVAR, Montagnard Ecossois, cru père de Malcôme. . . . . *M. Naudet.*
Un SOLDAT.
Plusieurs ASSASSINS.
GRANDS d'Ecosse.
PEUPLE.

La Scène est en Ecosse, dans la Province & dans le Palais d'Invernesf. Le premier Acte se passe dans la forêt du même nom.

MACBETH.



MACBETH.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une Forêt antique, des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le Ciel est menaçant & ténébreux.

SCENE PREMIERE.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous ? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres ! quels rochers ! j'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur ;
Ici les seuls torrens ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage,
Par son terrible aspect, afflige moins mes yeux

Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais, quels desseins, Seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire ?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, & de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Ecosse & le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, Seigneur, dont la prudence
Mérita de son Roi l'auguste confidence?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité;
Qui, près de leurs enfans, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux, au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt, & certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi :
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de votre confiance.
Vous ne l'ignorez pas: que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs ;
Quand Doualbain périt, & dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges !
Falloit-il que Malcôme, hélas! à peine né,
Fût sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné!
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,
Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre à sa maison.

Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice!
Comme il sut, par l'éclat de ses droits captieux,
Egarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre & la couronne,
Et tourner contre vous des Sujets révoltés,
Trop aisément, hélas! vers un traître emportés.
Alors l'Ecosse entière, alors notre patrie
Ne fut qu'un champ d'horreurs, de meurtre & de furie;
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp,
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'Empire;
Et vainement encor, dans le trouble & l'effroi,
Le Roi cherche son Peuple, & le Peuple son Roi.

DUNCAN.

Que j'étois loin, ami, de prévoir un tel crime!
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime!
Il méditoit alors ce qu'il vouloit oser.
Qui l'eût cru, que le Ciel dût le favoriser,
Que, suivant ses drapeaux, la coupable Victoire
Dût lui prostituer ses lauriers & sa gloire!
Glamis, j'ai vu ma Cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh voilà donc, grands Dieux! les droits de la Couronne,
Au moment où la force, hélas! nous abandonne!
Ainsi de ses succès cet oppresseur souillé,
De mes Etats bientôt m'aura donc dépouillé!
Encore une victoire, & devant ce perfide
Tu me verras bientôt, sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou, sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah! Seigneur, diſſipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déja du ſort craignant moins le courroux,
Que c'eſt Macbeth qui veille, & qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, ſûr de ſa renommée,
Il obſerve Cador, il contient ſon armée:
Il preſſe avec lenteur le jour où ſes exploits
Feront bientôt rentrer tout l'Etat ſous vos loix.
C'eſt l'intrépide Herfort qui ſeconde ſon zèle;
Craignez-vous qu'un des deux ne vous ſoit infidèle?
Ces deux princes, Seigneur, vous chériſſent tous deux.

DUNCAN.

Hélas! j'ai cru Menteth auſſi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable
Va peut-être bientôt le déclarer coupable.
On dit que ſes complots, que je ne connois pas,
A l'inſolent Cador promettoient mon trépas.
Ainſi vers un abyme entraîné par un traître,
Ce n'eſt qu'en y tombant qu'on peut le reconnoître;
Ainſi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un ſcélérat qu'on doit haïr un jour!

GLAMIS.

Un mortel généreux connoît mal l'impoſture;
Aiſément dans un autre il croit voir ſa droiture:
Des pièges qu'on lui dreſſe il n'eſt point occupé;
Et ne trompant jamais, il eſt ſouvent trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute juſtement votre ame prévenue,
Après tant de forfaits & tant de trahiſons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux ſoupçons.
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble eſpérance;
Qu'à votre auguſte ſang attache la naiſſance,

Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux, pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre, & retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur seroit-il abattu?

DUNCAN.

Si le Ciel n'eût à l'homme accordé la vertu,
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassoit du moins sa consolante image,
Comment, dans ses langueurs, pourroit-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir!
Mon ame, cher Glamis, s'ouvre à toi toute entière:
Je crois, en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,
Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un sinistre flambeau,
Appercevoir dans l'ombre & toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;
Mais que sert de combattre, & pourquoi m'en défendre!
Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire au sort, & qu'à mourir en Roi.
Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime;
Du lieu fatal, sans crainte, on la voit s'approcher,
Et fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où naît dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plutôt qu'on ne pense.
Crois-moi ; de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons!... Ah! je sens que des terreurs plus vives...
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si telle est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que....

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentimens!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus? les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, l'objet de mon mépris,
Ont vaincu, malgré moi, mes timides esprits.
On prétend (& ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Yphyctone ;
Yphyctone interprète & ministre des Dieux,
Qui se montre aux mortels, & s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le Ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang & des poignards.
On dit que ces trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnoît ses furies,
Ces trois sœurs, qui, d'Odin animant les soldats,
Couroient, voloient, frappoient, hurloient dans les combats ;

Et qui, soufflant le meurtre, & la fuite & la rage,
Dans les champs de la mort présidoient au carnage :
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts,
Où gronde & le torrent & la voix des hyvers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accens du tonnerre,
Parmi des corps flétris & volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute & tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclorre,
Par des mots tout-puissans, des cris mystérieux,
Ebranlent la Nature & l'Enfer & les Cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCENE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi, qui joins aux vertus l'âge & l'expérience,
Respectable vieillard, à qui j'ai confié
Le seul bien que du Ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant ?

GLAMIS. (*avec joie*)

Ciel, qu'entends-je !

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre & de mon diadême,
Malcôme.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon Roi.

DUNCAN.

Va, je connois ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi?

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance :
J'ai veillé sur Malcôme, & gardé son enfance.
Cru mort & cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,
Que c'est le sang des Rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenoit, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât sur-tout sa naissance & son rang.
L'orgueil l'auroit perdu. Votre sagesse insigne
Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous!
On dit (si nous devons croire la renommée)
Que Macbeth de Cador va combattre l'armée,
Qu'il le presse, l'obsède, & peut-être aujourd'hui
Que le Trône & l'Etat seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir & mon zèle
Ne me forçoient toujours d'ouvrir un œil fidèle;
De quelle ardeur... ! ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, Seigneur, n'est pas encor glacé.
J'irois contre Cador, j'irois contre un perfide....

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide :
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador & moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;

Que, pour armer ses droits, des massacres nouveaux
Ne changent plus l'Ecosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un Roi sans diadème!
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!
Mais si le Ciel donnoit la victoire à mes armes,
Si mon fils sur le trône, heureux & sans alarmes....

(*à part.*)

Que dis-je! Eh, si ce fils n'étoit qu'un mauvais Roi,

(*à Sévar.*)

Si trompant mes desirs...! Mon ami, réponds-moi?

SÉVAR.

Expliquez-vous, Seigneur, quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez, hé bien?

DUNCAN.

(*à part.*)

Que va-t-il dire, ô Cieux!

(*haut.*)

Réponds-moi comme ici tu répondrois aux Dieux.
Quel est mon fils?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,

Aux mœurs de la Nature, à la ſimple équité,
A voir avec reſpect, dans leur ſimplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au ſeul honneur ſenſibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant à leurs foyers, après de longs ſervices,
Montrer à leurs enfans leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ſes jeux qu'ennemi du repos,
Il imitât ſur-tout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés au bord des torrens, plus fougueux que leurs ondes,
Votre peuple, en un mot, ſuçant tout-à-la fois
Et l'inſtinct du courage & l'amour de leurs Rois.
Voilà de quels amis j'entourai ſa jeuneſſe :
Ce fut-là tout mon art, mon ſecret, mon adreſſe ;
Je dus en faire un homme, & ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Duncan, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en ſouviens, Seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage ?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu ſon âge.
Enfin dans ſes regards j'apperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace & la fierté.
Je le vis tout-à-coup, hardi dans ſes caprices,
Dompter les flots émus, franchir des précipices,
Le jour ſur les rochers braver les noirs frimats,
La nuit me demander des récits de combats.

Oh, combien de Cador il déteſtoit les crimes!
Mais comme il gémiſſoit ſur ſes triſtes victimes!
» Viens, lui diſois-je un jour, viens avec moi, mon fils,
» Combattre pour ton Roi, mourir pour ton pays. »
A ces deux noms ſi chers il a verſé des larmes;
Et ſes cris dans l'inſtant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils!

GLAMIS.

Ah! mon Prince, ah! rendez grace aux Dieux,
De laiſſer à l'Ecoſſe un Roi ſi précieux!
Il ſera bienfaiſant, populaire, ſenſible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui, mais il faut au crime inſpirer de l'effroi.
(d'une voix ferme & en fixant Sévar d'un œil attentif.)
Sera-t-il juſte?

SÉVAR.

Oui, Prince.

DUNCAN.

Il ſera donc un Roi.
C'eſt ce mot, mon ami, qui lui ſeul le couronne.
Si Macbeth eſt vainqueur, ſi le deſtin l'ordonne,
Mon fils prendra mon ſceptre; & je veux qu'aujourd'hui
Tu me jures, Sévar, de reſter près de lui.
Oui, je ſais que du jour il me doit la lumière;
Mais tu formas ſes mœurs, mais toi ſeul es ſon père.
O mon Peuple, tes maux vont donc enfin finir!
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.

(*On entend un gémiſſement douloureux.*)

Quel long gémiſſement !

GLAMIS.

Tout mon cœur ſe déchire.

DUNCAN.

C'eſt celui d'un mortel, au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interprêter ce préſage odieux !

DUNCAN.

(*à Sévar.*) (*à Glamis.*)

Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux Dieux.

(*Duncan & Glamis ſortent d'un côté, & Sévar de l'autre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

On peut finir cet Acte, en y ajoutant cette Scène qui ſerviroit peu-être à augmenter la terreur du ſujet.

Après ce Vers de Duncan :

C'eſt celui d'un mortel, au moment qu'il expire,

Glamis dit :

Si c'étoit ces trois ſœurs...

(*Les trois Furies ou Magiciennes ſont cachées derrière les rochers. La première tient un ſceptre, la ſeconde un poignard, & la troiſieme un ſerpent.*)

LA MAGICIENNE *tenant un poignard.*

Le charme a réuſſi :

Le ſang coule, on combat. Reſterons-nous ici?

LA MAGICIENNE *tenant un ſceptre.*

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE *tenant un poignard.*

Et moi frapper la mienne.

LA MAGICIENNE *tenant un ſerpent.*

Et moi, venger ton crime.

LA PREMIÈRE

Du ſang!

LA SECONDE.

Du ſang!

LA TROISIÈME.

Du ſang!

(Elles ſortent toutes enſemble du milieu des rochers, & ne ſe laiſſent appercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper ſans être vues du Spectateur.)

SÉVAR.

Quel préſage odieux!

DUNCAN.

(à Sévar.) *(à Glamis.)*

Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux Dieux.

(Duncan & Glamis ſortent d'un côté, & Sévar de l'autre.)

ACTE II.

Le Théâtre représente un palais vaste & antique, où se croisent des voutes longues & ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCENE PREMIERE.

FRÉDEGONDE. MALCOME. SÉVAR. Troupe de MONTAGNARDS.

FRÉDEGONDE.

MACBETH triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais, mon intrépide époux
N'avoit dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédegonde, ô ciel, que ce jour a de charmes!
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes,
Il poursuit en héros ce succès éclatant;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout-à-coup a semblé disparoître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un antre écarté,
A suivi ses soldats, par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos Rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats;
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et s'il osoit tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle,

Delà peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCENE II.

FRÉDEGONDE. MALCOME.
SÉVAR. Troupe de MONTAGNARDS.
LOCLIN.

FRÉDEGONDE.

C'EST toi, brave Loclin!
Peins-moi, de mon époux les exploits & la gloire.

LOCLIN.

Moi-même, en les voyant, j'avois peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultoit nos courages.
Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
Et parmi ces ramparts vous cherchez des chemins!
Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
Nous allons à Duncan rendre enfin sa couronne,
Sauver notre pays. Mais, sans trop nous flatter,
Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
Eh, ne seriez-vous plus ces Écossois terribles,
Dévoués à vos Rois; à leur malheur sensibles,
Les amis de Macbeth, & volant aux combats,
Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats?
Il s'élance à ces mots, & notre ardeur guerrière
Déja de cent rochers a franchi la barrière.

Il nous voit, l'œil au feu, par la fougue emportés,
Criant, vive Macbeth, combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage:
On se cherche, on s'attaque, & sans ordre, & sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, & les roches frappées
De nos mains en éclat font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattants.
On perce, on est percé sur des corps palpitants,
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déja, déja, Cador semoit par-tout l'effroi:
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton Roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due: »
La victoire un moment à peine est suspendue:
Il fait tomber sa tête; & son bras furieux
La saisit dégoutante, & l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors & connoît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux & ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrens de Malmor, les échos du Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse;
Du haut de nos rochers la terreur les renverse:
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière, ou fléchi devant nous.

FREDÉGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire;

On

On l'en tira mourant; mais blessé, furieux,
Il combattoit encor & du geste & des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son Roi triomphe, il chérit sa blessure.
Il n'est point d'Écossois qui, de la gloire épris,
Ne desire & combattre & mourir à ce prix.

FRÉDEGONDE.

Ah, Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ouvrage.
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre & le repos
Le cachoient à lui-même, & m'ôtoient un héros.
Dans l'Écosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'étoit qu'un prince, & j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir.
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux & les armes,
Mais d'un regard tranquille & sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire & s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grace & la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage
Qui seuls ont subjugué nos cœurs & notre hommage,
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros, sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards.
Voilà par quels attraits il charme nos regards;
Et si, dans votre rang, de superbes épouses

De la grandeur d'une autre en ſecret ſont jalouſes,
Qui d'elles ne voudroit s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDEGONDE.

A ce noble diſcours, guerrier fier & terrible,
Va, je ſens que Macbeth devoit être invincible.
Adieu. Volons, amis, au devant de ſes pas.

(Loclin ſort d'un côté, Frédegonde & les montagnards ſortent de l'autre.)

SCENE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment, vous ne les ſuivez pas?

SÉVAR, (*à part.*)

Non, mon fils. Il eſt loin de percer ce myſtère.
Ce nom lui cache encor que Duncan eſt ſon père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monſtre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Invernefs a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan!

SÉVAR.

Mon fils, le noir ſoupçon
Sans doute à ſon bonheur doit mêler ſon poiſon.

Hélas! ſans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth ſur ſon front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort ſi le bras l'a ſervi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi;
Que ſes juges bientôt, & dès ce jour, peut-être,
Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité ce traître.
Que de funeſtes bruits me viennent accabler!

MALCOME.

Il en eſt un ſur-tout qui nous a fait trembler.
O mon père, eſt-il vrai, quand nos monts s'obſcurciſſent,
Qu'au jour foible & douteux des aſtres qui pâliſſent,
De noirs enchantemens aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts de revivre indignés?
Eſt-il vrai qu'on a vu des Déeſſes livides
Dans nos ſombres forêts cacher leurs pas perfides;
En ſortir tout-à-coup, & les mères ſoudain
Emporter en fuyant leurs enfans dans leur ſein;
Les paſteurs, les troupeaux, pleins d'une horreur ſubite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite;
Des guerriers, à l'aſpect de ces monſtres nouveaux,
Se renverſer d'effroi; cachés dans leurs drapeaux?
Eſt-il vrai que les vents, les rapides nuages,
Sur ce palais antique ont pouſſé les orages;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats dans l'air enſanglanter ſes tours?
Que peuvent annoncer ces terribles préſages?

SÉVAR.

De votre ame, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, ſongez qu'au gré de nos ſouhaits
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel, avec quel plaiſir, après ſa longue abſence,
Il va revoir ſon fils, careſſer ſon enfance!

Que n'ai-je pu, mon père, ayant fervi mon Roi,
Sur fes pas aujourd'hui me montrer devant toi!
Mais je t'aurois quitté. Mon fort, digne d'envie,
Enchaîne à ton deftin mon bonheur & ma vie.

SÉVAR.

Ainfi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle defir de gloire & de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendreffe?

MALCOME.

Pourrois-je abandonner mon père en fa vieilleffe?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc fans ennuis?

MALCOME.

Je rends grace au deftin qui me place où je fuis.

SÉVAR.

Tu ne l'accufes pas d'être injufte & févère?

MALCOME.

Eh, quel Prince pourrois-je envier fur la terre?
Qu'on lui donne mon arc: nous verrons fi fa main
Aux monftres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre & caché; mon ame eft calme & pure:
Connois-tu quelque fort plus doux dans la nature?

SÉVAR.

Le fceptre de l'Ecoffe, avec tous fes appas,
S'il pouvoit t'être offert, ne t'éblouiroit pas?

MALCOME.

Qui ſuis-je pour régner! grace au ciel, ma naiſſance
Me ſauve des dangers de la toute-puiſſance.
Hélas! ſi Donalbain fût né dans ce ſéjour,
Donalbain, plus heureux, verroit encor le jour.
O toi qui me fis naître, & de qui la ſageſſe
Par le plus digne exemple inſtruiſit ma jeuneſſe,
J'en atteſte les Dieux, oui, ſelon mon deſir,
S'ils me laiſſoient un père & mon ſort à choiſir,
S'ils m'offroient à l'inſtant, avec le diadême,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même,
Rendez-moi, leur dirois-je, à mes deſerts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, (*à part.*)

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre!

(*On entend un bruit d'inſtrumens de guerre*).

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici ſe fait entendre?

SÉVAR.

C'eſt Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers.

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ſes guerriers.

SCENE IV.

MALCOME, SÉVAR, MACBETH, FRÉDEGONDE, leur Fils âgé de quatre à cinq ans, Officiers, Soldats, Montagnards.

(Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Invernefſ.)

MACBETH.

(D'un air diſtrait & préoccupé) *(à l'un de ſes Officiers.)*

POSEZ-LA ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertiſſe
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice;
Et quand ſa trahiſon l'aura fait condamner,
Si le Roi l'abandonne, on veut lui pardonner.

(à part.) *(à un autre de ſes officiers.)*

Sa mort ſeroit trop juſte. Et vous, que l'on m'aſſure
Si le péril d'Herfort s'accroît par ſa bleſſure,
Et ſi nos ſoins pourront, par des ſecours heureux,
Conſerver à l'État ce guerrier généreux.

(aux montagnards.)

Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques;
Rentrez avec plaiſir dans vos foyers ruſtiques;

Revoyez vos enfans; & goûtez entre vous
Des destins moins brillants, & peut-être plus doux.

(*à tous.*)

Que l'on me laisse; allez.

(*Ils sortent tous, excepté Frédegonde & son Fils.*)

SCENE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE,
LEUR FILS.

FRÉDEGONDE.

En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.

Oui : ses graces, ses traits
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDEGONDE.

D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.

Moi! Je n'ai point frémi.

FRÉDEGONDE.

Cependant, entre nous,
Il convient qu'un moment je fois feule avec vous.
(appelant.) *(à part.)*
Q'on vienne. Il eft troublé.
(à une de fes Femmes, qui fe préfente, en lui montrant fon Fils, que cette Femme emmène.)
Laiffez-nous : qu'on l'emmène.

SCENE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Macbeth, vous me cachez une fecrète peine.
Craignez-vous près du Roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offenfé les yeux ?

MACBETH.

Il en eft un. Nolfock a déja fu m'inftruire
Que dans le cœur du Roi fans doute il veut me nuire.

FRÉDEGONDE.

Eh, quel eft-il?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDEGONDE.

Faut-il s'en étonner?
Déja depuis long-temps j'ai dû le foupçonner.
Quoi ! ne voyez-vous pas comment fa lâche adreffe
Du facile Duncan gouverne la vieilleffe?

Je ſais que, le Roi mort, le droit ſacré du ſang
L'appelle à la couronne & l'élève à ſon rang.
Mais cet eſpoir prochain dont ſon ame eſt ravie,
Ne l'a point préſervé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth illuſtré par tant d'heureux combats,
Il cherche à ſe venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence, actif dans la molleſſe,
Sa vile ambition s'aigrit par la pareſſe.
Il porte, en s'agitant, le poids de ſa langueur;
Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment ſoutiendroit-il la trop vive lumière,
Ce jour qui vient dans l'ombre accabler ſa paupière?
Oublierois-je qu'ici (ſouvenir plein d'horreur!)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaſte embrâſement, du meurtre & du pillage,
Par-tout à mon réveil je rencontrai l'image.
J'étois mère, Macbeth: dans ſon berceau brûlant,
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le ſerrai tremblant de mes bras intrépides.
Il étoit temps encor. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eût ramené la paix;
Quand revoyant enfin mon fils & la lumière,
Je ſongeai, cher Macbeth, que j'étois encore mère;
Lorſque je crus, hélas! au doux ſon de ſa voix,
Le faire naître encore une ſeconde fois,
Dans ce trouble confus de mon ame oppreſſée,
Glamis vint tout-à-coup s'offrir à ma penſée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, ſans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDEGONDE.

Je ſaurai par Nolfock éclaircir ce myſtère.
Il t'aime, il a des yeux, il eſt juſte & ſincère.

Nous connoîtrons bientôt quels ſont nos ennemis.
Mais quoi, je vois errer vos yeux mal affermis!
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la triſteſſe eſt empreinte.
De quelque ennui profond ſeriez-vous occupé?

MACBETH.

Quel eſt donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé?
Dans les bois d'Invemeſs, au milieu de ces roches,
Qui de ce palais ſombre attriſtent les approches,
Une femme a paru, fuyant ſur mon chemin,
Un diadême au front, & le ſceptre à la main;
Son regard m'a troublé; ſon air, ſon port terrible,
M'ont ſaiſi tout-à-coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être?

FRÉDEGONDE.

Et quoi! la méconnoiſſez-vous?
Le grand nom d'Yphyctonne eſt-il nouveau pour nous?
Les Dieux dans leurs ſecrets lui permettent de lire;
Elle y voit les Etats ſe heurter, ſe détruire;
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et ſemble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la conſulter du fond de l'Hybernie,
Des iſles de Ferro, de la Scandinavie.
Dans ſes auguſtes mains un ſceptre révéré
De ſes prédictions eſt le garant ſacré;
Tantôt, au bruit des vents, ſous des pins ſolitaires,
Elle aime à conſommer ſes ſauvages myſtères;
Tantôt, dans les palais ſa formidable voix
Eclate, & ſur leur trône épouvante les Rois;
Quelquefois, dans la nuit, ſous des voûtes antiques,
Elle recueille en paix ſes eſprits prophétiques,
Elevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la Divinité.
Elle eſt ici.

MACBETH.

Grands Dieux!

FRÉDEGONDE.

Eh bien, que crains-tu d'elle?
C'eſt ſans doute en ces lieux ton deſtin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux & vengeur de nos Rois,
L'audace de Cador, nos diſcordes, nos guerres,
Donalbain expirant ſous des mains meurtrières?
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'eſpoir de Duncan repoſoit tout entier,
De ce foible Malcôme, emporté dès l'enfance,
Dont la mort de ſi près a ſuivi la naiſſance,
Dont le père à nos yeux a pleuré le trépas:
Si mes preſſentimens ne m'éblouiſſent pas,
Qui ſont donc, entre nous, (regarde près du trône)
Ceux qu'avant toi le ſang appelle à la couronne?
Menteth, qui, par Cador dans ſa brigue entraîné,
Par ſes juges peut-être eſt déja condamné?
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'aſſure,
Malgré nos vains ſecours, mourir de ſa bleſſure?
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du Roi,
Il n'eſt plus que Glamis entre le trône & toi.
On pourroit ſe flatter.... Excuſe ma foibleſſe;
D'un deſir curieux je ne ſuis point maîtreſſe:
Yphyctonne entretient commerce avec les Dieux:
Je voudrois.... Qu'elle eſt lente à paroître à mes yeux!
Oui, du plus grand bonheur ſa préſence eſt le gage..
Elle vient, cher Macbeth, achever ſon ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un préſage flatteur.
Vois juſqu'où t'ont porté ta gloire & ta valeur.
Le peuple, le ſoldat, la nobleſſe t'adore:
Le ſort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire, arrêtez.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, pourquoi, mes yeux
Craindroient-ils de s'ouvrir ſur les décrets des Dieux?
Les deſtins ſont pour nous; leurs promeſſes célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaiſſir leurs ténèbres.

FRÉDEGONDE.

Mais d'où vient qu'Yphyctonne a cherché nos forêts?
D'où vient qu'à l'inſtant même elle eſt dans ce palais?
Si ſa bouche à nos vœux promettant la couronne....

MACBETH.

Malheureuſe.....! Fuyons.

FRÉDEGONDE.

Ton corps tremble, il friſſonne.

MACBETH.

Vaine erreur du ſommeil, triſte enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point, ma raiſon t'a détruit.

FRÉDEGONDE.

Ainſi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre ame.
L'Himen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres ſacrés n'ont plus de droits ſur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'inſtruiſez pas la triſte Frédegonde!
D'où naiſſent vos chagrins? Ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?

Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe!

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyois traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondoit au loin dans son feuillage aride.
C'étoit l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage & dur, flétri par la vieillesse,
Exprimoit par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entrouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'étoit plongé.
Ces trois spectres sanglans, courbés sur leur victime,
Y cherchoient & l'indice & l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendoient grace aux Dieux.
Etonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige?
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appeloient tour-à-tour, s'applaudissoient entr'eux,
S'approchoient, me montroient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posoit sur leur bouche.
Je leur parle, & dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serroit le corps livide:
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots « tu seras Roi. »

FRÉDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'eſt glacée.
Un exécrable eſpoir entroit dans ma penſée.
Si loin du trône encor comment y parvenir!
Je n'oſois ſans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvoit quelque aſſurance.
Je cherchois dans moi-même un ſecret défenſeur.
Et déja du repos je goûtois la douceur:
A l'inſtant j'ai ſenti, ſous ma main dégoûtante,
Un corps meurtri, du ſang, une chair palpitante:
C'étoit moi, dans la nuit, ſur un lit ténébreux,
Qui perçois à grands coups un vieillard malheureux.

SCENE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, ſans appareil, ſans garde qui le ſuive,
Le Roi dans ce palais à l'inſtant même arrive.

MACBETH, (*pâliſſant.*)

Ciel!

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDEGONDE, (*à part, avec joie.*)
Sitôt.

SÉTON.
Glamis le ſuit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Près du Roi, ſans tarder, Seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH.

(*avec trouble.*)
Allons.

FRÉDEGONDE.

Ce n'eſt pas-là le chemin qu'il faut prendre;
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH.

(*En ſe raſſurant.*)
Je connois mon devoir.
Allons, avec reſpect, tous deux le recevoir.

Macbeth ſort le premier; Frédegonde le ſuit, & continue de l'obſerver dans ſa marche.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

(Il est une heure ou deux après minuit. Le Théâtre n'est éclairé que par la foible lueur d'une lampe.)

SCENE PREMIERE.

FRÉDEGONDE *seule.*

POURQUOI, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur & d'espoir fait palpiter son sein?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah! si l'ambition avoit pu l'entraîner!
S'il brûloit comme moi de la soif de régner!
S'il osoit... Mais que dis-je! il est né trop timide;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatteroit son desir;
Il ne sait que l'attendre, & non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,
L'inflexibilité qui convient aux grands crimes!
Tantôt je l'observois: il a frémi soudain
A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main;
Il l'a repris, ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire?
A ces mots seuls « le Roi se rend auprès de vous, »
J'ai vu pâlir son front & fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme,
Il rejette un espoir qui s'attache à son ame.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidens indiscrets.

Quelque

Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre, eſt déja l'avoir fait;
Et, criminel en ſonge, on peut l'être en effet.
Ne déſeſpérons point. Sachons de quel miſtère
Ce billet qu'il redoute eſt le dépoſitaire.
On marche: c'eſt Macbeth; dans ſon cœur agité,
D'un œil tranquille & froid cherchons la vérité.

SCENE II.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONE.

C'est vous, mon cher Macbeth! Quelle étonnante cauſe
Egare ici vos pas, quand le palais repoſe?
Quoi, me cacheriez-vous vos ſecrets déplaiſirs?

MACBETH.

Ah, Dieux!

FRÉDEGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos ſoupirs:
Le perfide Glamis près de Duncan ſommeille:
Voilà pourquoi Macbeth & s'agite & s'éveille.
Il vous eſt dur de voir qu'un ſombre ambitieux
Dont vos exploits brillans ont fatigué les yeux,
Un courtiſan flatteur jouiſſe ſans alarmes
De la faveur d'un Roi qu'ont défendu vos armes;
Qu'il inſulte....

MACBETH.

(*montrant la chambre où couche Glamis.*)

Il eſt là. Duncan, dans ſes bontés,
Permet que l'inſolent repoſe à ſes côtés.
Je devrois....

FRÉDEGONDE.

Je le ſais : oui, ſa coupable envie,
Sans votre ſang, Macbeth, ne peut être aſſouvie;
Sa fureur quelque jour ſur votre fils & moi....

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup, il n'eſt pas encor Roi.

FRÉDEGONDE.

Il le ſera bientôt.

MACBETH.

Frédegonde..... Peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il alloit m'informer par quels adroits diſcours
Il rend ſuſpects au Roi mon zèle & mes ſecours;
Interrompu ſoudain....

FRÉDEGONDE.

Va, je peux t'en inſtruire;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je ſaurai te le dire.
Macbeth, ton cœur ſe trouble, il a peine à porter
Le poids d'un grand deſſein qui ſemble t'agiter.
Que méditeriez-vous?.... Répondez-moi, vous dis-je!

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDEGONDE.

Quelque ſoin vous afflige.
Peut-être votre ſonge occupe votre eſprit.

MACBETH.

Je penſe quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDEGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeſte nouvelle?

MACBETH.

Une lettre eſt venue.

FRÉDEGONDE.

Eh bien, qu'annonce-t-elle?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDEGONDE.

Par quels motifs ſecrets
Négligez-vous, Seigneur, de ſi grands intérêts?

MACBETH.

Il eſt des jours d'ennui, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme eſt à charge à lui-même:
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,
Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous!
De noirs preſſentimens notre ame embarraſſée
Soulève un poids fatal dont elle eſt oppreſſée.
Que cette nuit eſt longue!

FRÉDEGONDE.

Eh, que ne ſongez-vous
A tout ce que le ſort a déja fait pour vous?

Il a de vous pourtant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'eſt contraire encor à l'eſpoir qu'il me donne.
Le reſte m'eſt caché.

FRÉDEGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois Princes, Macbeth, entre vous & le Roi.
Qui ſait ſi le deſtin....

MACBETH.

Vain doute où je me plonge!
Si l'avenir pourtant juſtifioit mon ſonge!
Je ne ſais quel eſpoir me flatte & m'en répond.

FRÉDEGONDE.

A ce premier oracle oſe en joindre un ſecond.

MACBETH.

Et quel eſt-il?

FRÉDEGONDE.

Macbeth, ma faute eſt excuſable.
Ah! j'ai voulu ſortir d'un doute inſupportable.
Iphyctonne découvre & prédit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurois conſultée? O ciel!

FRÉDEGONDE.

Pourquoi frémir?
Je la quitte à l'inſtant: ſur-tout ce qui te touche
La vérité, Macbeth, a parlé par ſa bouche.

Elle sembloit te voir. On eût dit que les Dieux,
Ainsi que tes destins, te montroient à ses yeux;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivoient dans ton vol au faîte de la gloire.
Ecoute, a-t-elle dit: » Dans le champ des guerriers,
» Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.
» Il ne te manque plus que le rang de ton maître:
» Sur cet illustre rang qui t'éblouit peut-être,
» Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix:
» A l'Ecosse bientôt tu donneras des loix.
» Mon sceptre n'est point fait pour scéler un mensonge.
» La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
» Règne, règne, Macbeth.

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
» Souviens-toi de ton songe. » O ciel, quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connoissance?

FRÉDEGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend,
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire;
Et de tout aussi-tôt je reviendrai t'instruire.

(*à part, en s'en allant.*)

La couronne t'attend.

SCENE III.

FRÉDEGONDE *seule.*

Enfin je l'ai séduit.
Il court dons son ivresse où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du desir son sang est allumé;
La couronne l'enflamme, & le charme est formé.
O ciel, si de Menteth le trépas légitime
Déja par son supplice eût expié son crime!
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé!....
Le Roi ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons lui le trépas.
Non Glamis, non Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce Palais funeste;
Le sort a commencé, j'achéverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, & le sceptre à la main.
Le sceptre...... Ah, ce bien seul pouvoit remplir mon ame.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme,
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe & règne. Et vous trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse!
Et vous, esprits du meurtre, horribles déïtés,
Si, tout près d'assouvir vos noires cruautés,

Au gré de votre ſoif, le ſang d'une victime
Couloit trop lentement, ou manquoit pour un crime;
Si ces vieillards glacés n'ont point aſſez de ſang,
Suppléez-y du mien, & puiſez dans mon flanc...
Mais j'apperçois Macbeth: le deſir le ramène.
Je vois avec plaiſir ſa démarche incertaine.
S'il m'écoute un moment, s'il eſt encor tenté,
S'il panche vers le crime, il eſt exécuté.
O mon fils! quel eſpoir pour l'orgueil d'un mère:
Un jour tu ſeras Roi.

SCENE IV.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Cher Mabeth, quel myſtère,
Caché dans ce billet, n'en eſt plus un pour toi?

MACBETH.

Menteth n'eſt plus.

FRÉDEGONDE.

Qu'entends-je!

MACBETH.

Il trahiſſoit ſon Roi;
Il ſecondoit Cador, la preuve en étoit prête:
Il a ſubi ſa peine & payé de ſa tête.

FRÉDEGONDE.

Le deſtin ſur Herfort auroit-il prononcé?

C 4

MACBETH.

Dans le dernier combat, tu ſais qu'il fut bleſſé;
Des coups qu'il a reçus, il eſt mort avec gloire.

FRÉDEGONDE.

Tous deux! en même temps!

MACBETH.

Tous deux.

FRÉDEGONDE.

Puis-je le croire?
Il reſte peu d'eſpace entre le Trône & vous.

MACBETH.

Sortons... Mon ſang ſe glace.

FRÉDEGONDE.

Eh bien! que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDEGONDE.

Nous veillons, & la nuit eſt profonde.
Ce ſonge... Tu m'entends.

MACBETH.

Oui.

FRÉDEGONDE.

Macbeth!

MACBETH.

Frédegonde!

FRÉDEGONDE.

Duncan près de Glamis repose en ce Palais.
Quand s'éveilleront-ils ?

MACBETH.

Avec le jour.

FRÉDEGONDE.

Jamais.
Voici l'instant, Macbeth ; ne vois que la couronne.
Le sort te la promet : que ton bras te la donne.
Il sembloit qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès long-temps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce Trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos desirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth : Roi, quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un Sujet, si Duncan se réveille.
Elève, élève au Ciel ton vol ambitieux ;
Las d'avoir des égaux, disparois à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons réjaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, & quel bonheur pour moi ;
Je suis dans un instant mère & femme d'un Roi.
Ah, ne fais plus languir ma superbe espérance !
Il est temps...

MACBETH.

Mais l'honneur, mais la reconnoissance,
Mais un vieillard, un Roi, mon parent, mon ami,
Ici, dans mon Palais, sous ma garde endormi ;
Qui, si des assassins venoient pour le surprendre,

Crieroit d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre. »

FRÉDEGONDE.

(*à part.*)

Quoi, déja le remord.... !

MACBETH.

Frédegonde, crois-moi :
J'ai pitié de ton fils, de moi-même & de toi.
Non, ce n'eſt pas en vain que notre cœur friſſonne :
C'eſt le ciel alarmé qui l'ébranle & l'étonne.
Où s'alloit égarer mon eſprit éperdu !
J'immolerois Duncan, moi qui l'ai défendu !
A quel prix j'achetois l'honneur du rang ſuprême !
Mon fils peut être heureux ſans ſceptre & diadême.
Pour Glamis, qu'il jouiſſe avec tranquillité
Du ſommeil & des droits de l'hoſpitalité.
Ma gloire l'importune ; il eſt barbare & traître ;
Ce n'eſt point pour Macbeth une raiſon de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :
Tous les deux ſans remord, nous reverrons le jour.

FRÉDEGONDE.

Glamis ſera donc Roi ?

MACBETH.

Grands Dieux, qu'allions-nous faire !
Le trépas de Glamis devenoit néceſſaire.
Vainement ſans ſa mort j'euſſe immolé mon Roi ;
Le fruit d'un ſi grand crime étoit perdu pour moi :
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan diſpoſer l'apparence,
Etre enſemble homicide & calomniateur.

FRÉDEGONDE.

D'un tel coup aifément on l'auroit cru l'auteur :
On le hait ; & du Trône héritier légitime,
C'eſt fur lui qu'eût tombé tout le ſoupçon du crime.

MACBETH.

Ton eſprit, je le vois, du Trône encor frappé,
Toujours du même objet eſt donc préoccupé ?

FRÉDEGONDE.

Je ſuis mère, Macbeth. Oui, ton ſonge, Yphyctonne,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la Couronne :
Et ſur-tout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aſpirois à ſauver mon fils & mon époux.
Mais, je te l'avouerai, ſi ſeule & dans moi-même,
Je m'étois dit jamais : « Je veux le diadême,
» Je veux que dans ce jour mon front en ſoit orné : »
Je ſuis d'un ſexe foible, au fuſeau deſtiné ;
Mais, au moment d'agir, ſous un dehors timide,
J'euſſe eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réſervé ;
Mais, le projet conçu, je l'aurois achevé.

MACBETH.

O Ciel ! tu frapperois le coup que je redoute !
Sans terreur ?

FRÉDEGONDE.

Sans terreur.

MACBETH.

Et ſans remords ?

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remord! Sans remord! Justes Dieux! Eh, pourquoi!

FRÉDEGONDE.

Duncan n'est qu'un barbare; & ce n'est plus mon Roi.

MACBETH.

Achève, achève, ô Ciel!

FRÉDEGONDE.

Je te quitte sur l'heure.
Va, Nolfock t'instruira.

Elle va pour sortir.

MACBETH.

Reviens.

FRÉDEGONDE.

Macbeth!

MACBETH.

Demeure.
Au nom de notre Fils....

FRÉDEGONDE.

Eh bien, ouvres les yeux!
Ce Duncan que sauva ton bras victorieux,
Pour qui coula ton sang, à qui tu rends l'Empire,
Qui te doit & son sceptre & le jour qu'il respire,
Qui, suivi de Glamis, te montre en ce Palais
De la tendre amitié la douceur & les traits,
Ce Duncan....

MACBETH.

Je frémis.

FRÉDEGONDE.

Dans sa haine funeste,
Il va charger de fers un héros qu'il déteste,
Te punir de ta gloire, & loin de tous les yeux,
En attendant ta mort, t'enchaîner dans ces lieux.

MACBETH.

Il n'est pas réveillé. Prince ingrat, que j'abhorre,
Ton trépas est certain, puisque je vis encore.

FRÉDEGONDE.

Modère ce transport.

MACBETH.

Dans ces momens affreux;
Va voir si tout est calme, & tranquille autour d'eux.

(*Frédegonde sort.*)

SCENE V.

MACBETH *seul.*

O Ciel! de tant d'exploits voilà la récompense!
Mon cœur est soulagé, je goûte ma vengeance.
Allons, sauvons mon fils. Ce coup m'est ordonné.
Par le sort en un mot mon bras est entraîné.
On diroit que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, & j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreilles, sans yeux!

Doublez autour de moi vos épaiſſeurs funèbres;
Ne ſentez point mes pas gliſſer dans les ténèbres!
Voici l'inſtant.

SCENE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé?

FRÈDEGONDE.

C'eſt moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du Roi!

FRÉDEGONDE.

Oui: j'ai tout diſpoſé; la porte en eſt ouverte.
Tout ſert à nos projets, tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur ſommeil?

FRÉDEGONDE.

Eſt profond.

MACBETH.

Ciel! j'entends quelque bruit.
Quel mortel ſous ces murs s'avance dans la nuit?

SCENE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, l'inſtant s'approche, & Magdonel peut-être
Bientôt de ce palais va ſe rendre le maître.
Ses ſoldats dans la nuit ſont prêts d'y pénétrer.
C'eſt-là qu'avec Glamis Duncan doit expirer.

MACBETH.

Laiſſe-nous.

(*Séton ſort.*)

SCENE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Ce ſont eux qui ſe chargent des crimes.

FRÉDEGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils alloient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'eſt à toi de frapper.

SCENE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, UN SOLDAT, *qui n'est point vu*

LE SOLDAT.

(d'une voix forte.)

Aux armes!

FRÉDEGONDE.

L'on attaque; allons, sans plus attendre,
Il faut... Vous balancez!

MACBETH.

Non, je cours le défendre.

FRÉDEGONDE.

(à part.)
O ciel! Suivons ses pas; & sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.
(Elle marche sur les pas de Macbeth.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MACBETH *seul.*

(*Croyant voir le corps de Duncan.*)

IL est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons — le voir encore! Il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir! où m'éviter!

(*avec terreur.*)

J'entends du bruit. On vient.... O supplice! ô prodiges!
Quoi, de sa mort par-tout j'apperçois les vestiges!
Il avoit bien du sang.... Si je pouvois pleurer!
Loin de moi, sans retour, je me sens égarer.
Le désespoir.... Prions: » Ciel, qui... » Tais-toi, perfide.
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche hommicide.
Mourons.... Il est des Dieux; je n'échapperai pas.
Je crains également la vie & le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah, dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords....

SCENE II.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi.
Qu'as-tu fait de Duncan?

FREDEGONDE.

Quels regards!

MACBETH.

Réponds-moi...

(*S'interrompant avec surprise & terreur.*)

Quoi, le jour ne luit point! quoi, cette voûte obscure...
Les Dieux pour moi, peut-être, ont changé la nature.

FRÉDEGONDE.

Ah, rappelez vos sens; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du Roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parloit, j'étois vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant: c'est à lui de m'instruire.....

FRÉDEGONDE.

A l'instant même, ici, je venois te le dire;
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avois fait parler.
Pour le trône en effet j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrois par ta mort

FRÉDEGONDE.

Eh bien, frappe, barbare!
Eteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas; si, revenant à toi....

MACBETH.

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi;
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur.

SCENE III.

MACBETH, FRÉDEGONDE,

LOCLIN, Guerriers *de sa suite*, Montagnards.

LOCLIN.

MACBETH, Duncan n'est plus, & voici sa couronne.
Dans ce palais fatal, quand le ciel te la donne,
Tes sujets ont voulu, par un desir trop prompt,
Que ma main, dès ce jour, la posât sur ton front.
Mais l'ombre de Duncan leur demande vengeance.
Des Dieux, par qui les Rois exercent leur puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDEGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous montrer son supplice!

LOCLIN.

Le Ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.

(*En lui présentant la couronne.*)

Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les Dieux!
Dieux, daignez sur son front bénir son diadême!

MACBETH.

(*à part.*)

Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDEGONDE

Que dis-tu?

LOCLIN.

Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur & la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire,
Qu'un Roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre.
Songe qu'en ce moment l'Ecosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des loix,
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Guerrier, défends ton Peuple, & Roi, rends-lui justice.

MACBETH.

Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,

(*Croyant voir l'ombre de Duncan.*)

Croyez que c'est Macbeth; croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivans quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur?

FRÉDEGONDE.

Son trouble est excusable.
Le meurtre de son Roi l'a trop préoccupé;
& d'un forfait si noir il est encor frappé.

(*Bas à Macbeth*)

Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige!
Un guerrier... se peut-il...!

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FREDEGONDE.

(*haut*)

Songez qu'on vous observe. Ah, revenez à vous!
Macbeth, mon cher Macbeth...! Ah, Loclin, fuyez-nous!
Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez & la foiblesse & le malheur des hommes.

MACBETH.

(Les regardant tous deux avec étonnement.)

Vous n'avez point pâli !

FRÉDEGONDE.

(Bas)

Suivez-moi.

MACBETH.

Non. Je ſens

Que ma raiſon renaît & vient calmer mes ſens.

(à Loclin.)

De la Couronne enfin daignez orner ma tête.

LOCLIN.

Prince, recevez-là.

MACBETH.

(avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.)

Fantôme horrible, arrête !

(avec audace.)

Arrête ! Eh, depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des ſpectres déchaînés ſortent-ils des tombeaux ?
Viens-tu régner encor du ſein de la mort même,
Et de ton front hideux ſouiller le diadême ?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelans,
Et ta tête blanchie & tes cheveux ſanglans.....

LOCLIN.

(avec étonnement.)

Ciel !

MACBETH.

L'Univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes ?
Le cercueil autrefois renfermoit ſes victimes ;

La tombe étoit fidelle : aujourd'hui révoltés,
Les morts dans nos Palais rentrent de tous côtés.

FRÉDEGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourroit de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes desirs.

LOCLIN.

(*Aux guerriers de sa suite & aux montagnards.*)

Amis, retirons-nous.

La Reine ainsi l'ordonne.

(*Loclin se retire avec les guerriers & le peuple.*)

SCENE IV.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Ah, Macbeth, est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs....

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être.

FRÉDEGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi?

FRÉDEGONDE.

J'ai de vous par mes ſoins
Heureuſement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH.

(avec joie & un peu bas.)

Ils n'ont donc point appris que je ſuis parricide ?

FRÉDEGONDE.

On l'ignore.

MACBETH.

Aucun mot, aucun geſte perfide
Ne m'eſt échappé ?

FRÉDEGONDE.

Non.

MACBETH.

(en lui montrant la Couronne.)

Je reſpire. Ah, voilà
L'objet de tous tes vœux !

FRÉDEGONDE.

Macbeth, conſervons-la.

SCENE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉVAR, MALCOME.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avoit commis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains,
Vous prouve & sa naissance & ses nobles destins.
Vous lui rendrez, Seigneur, le Sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH. (*à part.*)
O Ciel!

FRÉDEGONDE, (*à part.*)
Comment, par quel mystère...!

MACBETH.
(*à Sévar, après avoir lu le billet.*)
C'est la main de Duncan.

FRÉDEGONDE.
Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connoître à ta simplicité.
Va, l'ame de Macbeth est digne de la tienne.
(*bas au garde qui vient.*)
Gardes! qu'auprès de nous tous deux on les retienne.
Vous m'entendez.

(*Le garde sort.*)

(*à Sévar.*)

Macbeth n'est point ambitieux.
Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux,
Vas, au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne le presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de mes Rois j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigna la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi,
Macbeth, par tes leçons de nous en faire un Roi.
Tu tiens entre tes mains son titre à la couronne;
Va, je te le confie & je te l'abandonne;
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es point trompé : je remplirai tes vœux,
Lorsque Duncan n'est plus, le ciel doit à sa cendre
De couronner son fils que tu viens de nous rendre.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris,
Les Dieux dans les enfans récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes Dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui, du moins, dans Malcôme ont conservé son sang,
Et lui rendent par toi sa couronne & son rang.

(*à Frédegonde.*)

Compagne d'un héros, c'est dans ton fils d'avance
Que le ciel met ta peine où bien ta récompense.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

(*Il sort avec Malcôme.*)

SCENE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Eh bien, que ferons-nous
Le sceptre te plaît-il ? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre ?

MACBETH.

Déja!

FRÉDEGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.
Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment! explique-toi.

FRÉDEGONDE.

Ce billet est son titre;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre;
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉGEGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, & garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDEGONDE.

Tu verras, tranquille & ſans regrets,
Malcôme trop heureux rentrer dans ſes forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un Roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrois du moins.... Duncan n'avoit-il pas
Avec Glamis, dis-moi, réſolu mon trépas?

FRÉDEGONDE.

Va, Nolfolk me l'a dit; notre mort étoit sûre.
Tu ſens donc dans ton cœur toujours quelque murmure?

MACBETH.

Ces ſouvenirs ſouvent reviendront me troubler.

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Ah, je le crois. Vois-tu ma main trembler?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDEGONDE.

Ah, tout peut aiſément en réveiller l'atteinte.
Si tu cédois encor à des remords ſoudains!
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH.

(*après avoir douté pendant un inſtant.*)

Non : je veux le garder. Sans oſer davantage,
De nos eſprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous conſulterons dans un autre entretien.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

FRÉDEGONDE *ſeule.*

VA, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me ſoit funeſte.
Je tiens, je tiens le ſceptre, & mon poignard me reſte.
Mais j'ai vu ſon remord : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcôme & Sévar, & les ſauver ſans bruit.
Sévar, Malcôme, allons, ſans tarder davantage,
Il faut ſur tous les deux conſommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obſcurcir :
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choiſir.
Tout eſt prévu. Régnons. Je ſais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils ſuivra le père.
Nul péril, nul tourment ne ſauroit m'étonner ;
Je n'en connois qu'un ſeul, c'eſt de ne pas régner.
Ce n'eſt pas à demi qu'on aime un diadême.
Songe à Duncan, Macbeth : je ſuis encor la même.
Entre le trône, & toi, s'il faut me décider,
C'eſt le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec ſon air farouche ?
Quel prophétique arrêt eſt ſorti de ſa bouche ?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit juſtement
Placer ma récompenſe, ou bien mon châtiment.

Ah, si mon fils..... Grands Dieux! Quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots? » Va, le ciel te fit mère.
Je ne sais, mais je tremble, & crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur.....
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrois la couronne!
Allons; que le coup parte, avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait, je veux te conserver;
Et, s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

(*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MACBETH *seul.*

OU suis-je! qu'ai-je fait! seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas foible & tremblant, j'erre à travers les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth!.... Ce n'est plus lui.
Quel il étoit hier! quel il est aujourd'hui!
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'Etat, défenseur de son Roi;
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi.
Allons; délivrons-nous d'un affreux diadême.
Si je pouvois encor redevenir moi-même! —
Jamais. — D'un poids fatal mon cœur est oppressé —
Voilà d'horribles mains. — Et quoi, ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies,
Je crois que la vengeance a posté les furies.
Duncan me suit par-tout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah, quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière;
Et je l'invoquerois pas des vœux superflus.
Macbeth m'a dit tout bas: » tu ne dormiras plus.
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.
O mon fils! si ces Dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance, étendoient leur courroux! —
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.

Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des Dieux vengeurs dont l'œil par-tout le suit.
En vain nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille.
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais, soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparoît terrible, & le glaive à la main.
Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudroit mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi!
Il n'est plus de Cador, ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie.
Le croirois-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie.
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.
Allons; à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne;
J'ai caché mon dessein; j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin ici le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCENE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, Prince, c'est vous! dans ce profond silence,
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener?

MALCOME

MALCOME.

Hélas!

MACBETH.

Où courez-vous?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Eh bien, je le déteste!
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?

MALCOME.

Le vertueux Sévar qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah, dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remord les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remord?

MACBETH.

Je pourrois vous le dire...
Ignorez-le toujours. Mais, Prince, quels attraits
Vous entraînent toujours vers vos tristes forêts?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre ame est paisible.

MACBETH.

Quels étoient vos plaisirs?

MALCOME.

La paix, la liberté;
Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel, de sa route écarté,
A qui j'offrois l'asile & l'hospitalité.

MACBETH.

(*à part.*)
Ah, Dieux!

MALCOME.

Dans nos déserts qu'importe la richesse.
J'exerçois librement ma force & mon adresse.
Mon cœur, sous l'humble toît où je fus apporté,
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.

Mes rochers me ſont chers; & ces triſtes palais
A mes yeux ſans douleur ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Ecoſſe vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous règnerez ſur elle.
On ne m'a point inſtruit aux grands devoirs des Rois;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.
Puis-je lever les yeux vers cet honneur inſigne?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en ſerez plus digne.
Nourri dans les forêts & dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtiſan n'a pu par ſon adreſſe
Du rang ſuprême encor vous inſpirer l'ivreſſe.
Le trône eſt fait pour vous: oſez l'enviſager.
Dans votre état obſcur vous avez dû ſonger
Quel doit être d'un Roi le caractère auguſte.
Prince, que vouliez-vous? qu'il fût bon, qu'il fût juſte.
Eh bien. Soyez ce Roi! Jaloux d'un nom ſi beau,
Ecoutez vos penchans, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple, & ſavez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, Prince, malgré vous, je vais vous couronner.
Le ciel, l'Etat, Duncan, tout vous force à régner.

(*à part, avec tranſport.*)

Je ſuis encor moi-même. O moment plein de charmes!
Je te rends grace, ô ciel! tu m'as rendu les larmes!

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs;
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah, Prince, croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, je vous rends ce sceptre, heureux de l'avoir su;
Avec plus de plaisir que je ne l'ai reçu.
Retournez vers Sévar. Moi, je cours en silence
Au-devant de Loclin, du peuple qui s'avance.
Vous allez donc régner! je vais donc voir s'ouvrir
Votre règne naissant que le ciel va bénir!
Ce palais est plongé dans une nuit profonde:
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédegonde;
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les Rois.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MALCOME *seul.*

Que veut-il dire? allons, puisque le ciel l'ordonne;
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter.
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter!
Mais, mon père, est-ce vous? Que venez-vous m'apprendre?

SCENE VI.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

MACBETH va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche: allons, Malcôme; observons tout sans bruit.

(*Malcôme sort.*)

SCENE V.

SÉVAR *seul.*

MAIS que prétend Macbeth? Rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir par-tout nous environne;
Je lis dans ses décrets, & tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCENE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O MON père!

SÉVAR.

Eh bien, qu'est-ce?

MALCOME.

Ah, grand Dieux! Frédegonde...
Je n'ai jamais ſenti de terreur ſi profonde.
L'air tantôt carreſſant, & tantôt inhumain,
Elle approche un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'eſt, quand ſon eſprit veille,
Que ſon corps à la fois parle, agiſſe & ſommeille.
La voici.

SCENE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

(Elle entre endormie, un poignard dans ſa main droite, & un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil.)

(Levant les yeux au ciel avec la preſſion d'une crainte douloureuſe.)

DIEUX vengeurs!

(Elle s'aſſied, poſe le flambeau deſſus une table, remet le poignard dans ſon foureau.)

SÉVAR.

(bas.)

Un forfait la pourſuit.

Ecoutons.

FRÉDEGONDE.

(avec joie & un air de myſtère.)

Ce grand coup fut caché dans la nuit.
La couronne eſt à nous. Macbeth, pourquoi la rendre?

(avec le geſte d'une femme qui porte pluſieurs coups de poignards dans les ténèbres.)

Sur le fils à ſon tour....

SÉVAR.

Ciel! que viens-je d'entendre!

FRÉDEGONDE.

(En s'applaudiſſant, & avec la joie de l'ambition ſatisfaite.)

Oui, tout eſt conſommé; mes enfans règneront.

(Avec la complaiſance & le plaiſir de la tendreſſe maternelle.)

Que j'eſſaye, mon fils, ce bandeau ſur ton front.

(Tâchant de rappeler un ſouvenir vague à ſa mémoire.)

Qui m'a donc dit ces mots? » va, le ciel te fit mère.

(Avec ſerrement de cœur.)

S'ils éprouvoient les coups d'une main meurtrière!

(Très-tendrement.)

O ciel!

(Portant ſa main à ſon nez avec répugnance.)

Toujours ce ſang!

(très-tendrement.)

Je verrois leur trépas;

(avec larmes.)

Moi! leur mère:

(avec terreur, se grattant la main.)

Ce sang ne s'effacera pas!

(avec la plus grande douleur.)

O Dieux!

(en se grattant la main vivement.)

Disparois donc, misérable vestige!

(avec la plus tendre compassion.)

Mon fils! mon cher enfant!

(Se grattant la main plus vivement encore.)

Disparois donc, te dis-je!

(Se grattant la main avec un dépit furieux.)

Jamais, jamais, jamais.

(Comme si elle sentoit un poignard dans son sein.)

Mon cœur est déchiré.

(Avec de longs soupirs, les plus douloureux, & tirés du plus profond de son cœur.)

Oh! Oh! Oh!

(Son front s'éclaircit par degrés, & passe insensiblement de la plus profonde douleur à la joie & à la plus vive espérance.)

Quel espoir dans mon sein est rentré?

(Tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, & lui montrant le lit de Malcôme qu'elle croit voir.)

Macbeth! Malcôme est là.

(avec ardeur.)

Viens.

(croyant le voir hésiter, & levant les épaules de pitié.)

Comme il s'intimide!

(Décidée à agir seule.)

Allons.

(avec joie.)

Il dort.

(Avec la confiance de la certitude, & dans le plus profond sommeil.)

Je veille.

(Elle regarde le flambeau d'un œil fixe; elle le prend & se lève.)

Et ce flambeau me guide.

(Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir.)

(S'arrêtant tout-à-coup avec l'air du desir & de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.)

Sa mort sonne.

(Avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, & marquant chaque heure avec ses doigts.)

Une.... Deux.

(Croyant marcher droit au lit de Malcôme.)

C'est l'instant de frapper.

(Elle tire son poignard, & se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes.)

SCENE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel! tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut fa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel eft le poids du crime.

MALCOME.

J'aimerois mieux cent fois expirer fous fa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon fein.

SCENE IX.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.

MACBETH.

(A voix baffe & myftérieufement.)

Venez, le temps eft cher, & la nuit nous feconde.
Suivez mes pas.

SÉVAR.

(à Malcôme.)

Allons.

(Macbeth les emmène fous une des voûtes.)

SCENE X.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.
Plusieurs Assassins.

(*Cette scène se passe sous une voûte hors de la vue du Spectateur.*)

Un des ASSASSINS.

(*Dans la coulisse.*)

Nous servons Frédegonde.

UN AUTRE ASSASSIN.

(*aussi dans la coulisse.*)
Que Malcôme périsse!

UN AUTRE ASSASSIN.

(*aussi dans la coulisse.*)
Et tombe sous nos coups!

MACBETH.

(*Avec un long soupir.*)
O ciel!
(*Il sort de la coulisse & s'avance soutenu par Malcôme & Sévar.*)

MALCOME.

Hé quoi, Macbeth! Quoi, vous mourez pour nous!
Vous avez donc reçu, courant pour nous défendre,
Le coup d'un assassin posté pour nous surprendre!

SCENE XI.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, Guerriers, Peuple.

LOCLIN.

(Il entre tout-à-coup avec les Guerriers & le Peuple.)

Ciel ! Macbeth expirant !

MACBETH.

Amis, écoutez-moi
Reconnoissez Malcôme; oui, voilà votre Roi.
Ce billet de Duncan atteste sa naissance.
Pour le faire périr, pour garder sa puissance,
A l'instant même, ici, dans ses cruels desseins,
Frédegonde en secret payoit des assassins.
Le ciel m'a secondé; j'ai sauvé la victime.
Loclin, sois de tes Rois l'héritier légitime;
Prends ce billet... Sévar, & vous, mon Prince... Hélas !..
Je meurs... Je te rends grace, ô ciel, de mon trépas.

SCENE XII.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, Guerriers, Peuple, FRÉDEGONDE.

(*Frédegonde entre tout-à-coup éveillée & interdite.*)

LOCLIN.

(*A Frédegonde.*)

MONSTRE, vois ton époux.

FRÉDEGONDE.

Ciel! Macbeth! ô ſurpriſe!

LOCLIN.

Les Dieux ont fait manquer ton horrible entrepriſe.
Va, Malcôme eſt vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan. Connois, connois ſon fils.

FRÉDEGONDE.

O fureur!

LOCLIN.

Oui, ces Dieux vont punir tous tes crimes.
Mais viens-tu d'immoler de nouvelles victimes?
Ciel! de quel meurtre encor ton bras eſt-il fumant?

FRÉDEGONDE.

(*Regardant ſes mains.*)

Ah, courons vers mon fils.

(*En regardant vers le lit de ſon fils.*)

Ciel! ſon berceau ſanglant!

Je vois tout... Mon ſommeil... Le ciel, dans ſa colère,
A maſſacré mon fils par la main de ſa mère.

(*Allant vers le berceau dont elle écarte les rideaux.*)

Ah, s'il vivoit encor! ſi quelque mouvement
M'annonçoit que...

(*Tâtant le corps de ſon fils.*)

Mort! mort! ô douleur! ô tourment!
Je le ſuivrai.

(*Elle ſe poignarde & tombe auprès du berceau.*)

LOCLIN.

Sa mort vient d'appaiſer la terre.
Le ciel s'en applaudit.

(*On entend le tonnerre rouler.*)

Entendez ſon tonnerre.
Du ſouffle d'une impie il épure ces lieux;
Sa voix parle au coupable, & dit qu'il eſt des Dieux.

(*La toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

